

dans cette voie funeset pour l'art national, une révolution du goût, aussi brusqué et plus féconde, parce qu'elle sera le retour à la vérité, que celle qui les y apoussés, viendra ssns doute les faire retourner sur leurs pas. Le public, non pas seulement celui que sa culture artistique éloigne déjà de l'impressionnisme, mais le gros public lui-même, plus accessible à ses trompe-l'œil, le public entier, d'instinct, se lassera vite des productions d'une école dont la crudité des couleurs, la violence et la dissonance des tons rappellent de trop près l'imagerie japonaise, et qui par le lâché de son dessin et de son modelé nous ramènerait insensiblement à la première enfance de l'art.

Le choix même de ses sujets, fatalement restreint au cercle banal des occupations quotidiennes et des représentations de la vie moderne, est un écueil suffisant pour la faire échouer; car la réalité ne satisfait pas pleinement notre esprit. Lassé des tableaux de cabaret, de galetas, et du carrefour, le public réclamera à la nouvelle école le spectacle toujours jeune de Nu éternel, les scènes grandioses de la religion, des mythologies antiques et de l'histoire des peuples; et la nouvelle école ne pourra pas les lui donner, déshabituée qu'elle sera des hautes inspirations, et rivée à son art rapetissé et mesquin par le terre-à-terre de ses observations et de ses études.

L'artiste, quel qu'il soit, que ce soit avec le pinceau, le ciseau, la lyre ou la plume qu'il donne un corps au produit de sa pensée, quel que soit le sens qu'il s'efforce d'ébranler en nous ou le sentiment qu'il cherche à éveiller dans notre âme, ne remplit sa haute et salutaire mission, que lorsque, suivant l'énergique expression d'Alexandre Dumas, « il réalise l'idéal qu'il sent, et qu'il idéalise le réel qu'il voit. » Le naturalisme ne voit et ne rend que le réel; l'impressionnisme va plus loin, et, dans le réel, par un vice inhérent à sa nature ou par une tendance inconsciente, que rien n'explique mais que tous ses adeptes subissent, recherche de parti pris le laid. Le naturalisme, sur l'arbre de l'art comme sur celui de la littérature, est une poussée malade et inféconde, vivifiée un jour par la sève puissante du talent de ses initiateurs, mais que leur disparition fera dessécher, et qu'emportera le premier orage.

Ce sont ces craintes et ces espérances qu'exprime M. Henri Houssaye dans la préface dont il a fait précéder ses comptes rendus des trois Salons de 1868, 1877 et 1882, réunis en un volume sous ce titre: *l'Art français depuis dix ans*.

Nous ne voulons pas revenir sur ces études, accueillies d'abord par *l'Artiste* et la *Revue des Deux-Mondes*. Nous les avons relues avec plaisir, en y suivant à chaque page, dans les œuvres analysées, le développement et la confirmation de la théorie spiritualiste et idéaliste de l'art.

Non, certes, quelles entraves qu'elle rencontre sur son chemin et quelles erreurs qu'elle ait à réfuter au passage, une École « n'a rien à envier au passé, rien à craindre dans l'avenir, » comme le dit M. Houssaye, quand ses représentants s'appellent Paul Dubois, Guillaume, Mercié, Chapu, Saint-Marceaux, Baudry, Bonnat, Henner et Puvis de Chavannes, et qu'en dix ans, entre vingt œuvres de première valeur, elle a produit le *Tombeau de la Moricière*, la *Jeunesse*, le *Gloria victis*, le *Génie de la tombe*, les *Plafonds de l'Opéra*, les *Fresques du Panthéon* et du *Musée d'Amiens*.

G. SANLAVILLE.